

Supplément au SOP n° 117, avril 1987

L'ÉGLISE ORTHODOXE ET LA PAIX

un texte d'Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie
orthodoxe de Paris

Document 117.A



Comme toutes les communautés chrétiennes, mais peut-être avec une plus grande méfiance pour les réinterprétations sécularisantes, l'Eglise orthodoxe reste marquée par le sens spirituel et eschatologique que l'Ecriture et le Christ lui-même donnent au mot paix. Le shalom biblique, que les Septante traduisent par eiréné, désigne le don, la venue, la présence de Dieu lui-même car Dieu est l'unique source de la paix. Le titre messianique de "Prince de la paix", que l'on trouve dans le Proto-Isaïe (9, 6) s'applique en plénitude au Christ, "roi de la paix" (He 7, 2). Dans le Nouveau Testament, "la paix du Christ" est synonyme de cette vie plus forte que la mort que nous apporte la Résurrection. Paix, vie et joie, sont ainsi presque synonymes. L'annonce angélique "paix sur la terre" est, en effet, réalisée par le Christ - et en lui - qui réunit Dieu et l'humanité en triomphant de la mort et de l'enfer. Il "fait la paix par le sang de sa croix" (Col 1, 20). En s'enracinant dans l'Eglise Corps du Christ, lieu d'une Pentecôte perpétuée, le chrétien - à la mesure de son ascèse de confiance et d'humilité -, peut connaître, quelles que soient les vicissitudes de sa destinée, "les guerres et bruits de guerre" (Mt 24, 6) la paix des profondeurs, par laquelle s'anticipe en lui le Royaume. "Que le Dieu de la paix, lui-même, vous sanctifie totalement et que votre être entier, l'esprit, l'âme et le corps, soit gardé sans reproche à l'Avènement de notre Seigneur Jésus-Christ (I Th 5, 23). De même, Pierre évoque la "douceur" et la "paix" de l'homme intérieur du coeur" (I P 3, 4).

Cette paix n'est pas pour autant un repliement sur l'intériorité. L'homme est appelé à participer à la vie même de la Trinité : "Qu'ils soient un comme nous sommes un", dit Jésus à son Père, qu'il fait nôtre (Jn 17, 1) ; la paix de la personne s'accomplit dans la paix de la communion. Le chrétien, là où il est, doit devenir un pacificateur de l'existence (humaine et cosmique) - "recherchez la paix avec tous, sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur" (He 12, 14) - ; la communauté eucharistique, appelée aux premiers siècles agapè en grec, caritas en latin, doit, elle surtout peut-être, devenir dans le monde un germe de paix. Le texte décisif est, ici, la Béatitude concernant les "artisans de paix" qui "seront appelés fils de Dieu", adoptés dans le Fils, donc proprement "déifiés". Ainsi, les disciples de Jésus sont voués à "garder la paix" entre eux (Mc 9, 50) et avec tous les hommes (Rm 12, 18 ; 2 Co 13, 11).

Un espace de paix

Les premières communautés chrétiennes se trouvent dans un Empire "universel", qui est un immense espace de paix. Elles prient donc pour sa conservation, tout en refusant de diviniser le pouvoir de Rome et de l'empereur. Mais ce refus, qui ouvre entre le Royaume de Dieu et celui de César l'espace de la libre conscience personnelle, ne s'exprime pas par la révolte, mais par le martyre, c'est-à-dire par une attitude non-violente. Attitude qui a marqué l'Orient chrétien jusqu'à nos jours.

Le texte de la première lettre à Timothée (2, 1-2), - "Je recommande... qu'on fasse des demandes, supplications et actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et tous les dépositaires de l'autorité, afin que nous puissions mener une vie calme et paisible en toute piété et dignité", a été, à peu de choses près, intégré dans la liturgie eucharistique de saint Basile comme dans celle de saint Jean Chrysostome, toujours en usage aujourd'hui dans l'Eglise orthodoxe. Les chrétiens des premiers siècles, - et beaucoup de chrétiens orientaux aujourd'hui encore -, avaient le sentiment très fort que l'Eglise, par sa présence et sa prière, couvre le monde (Paul Evdokimov ira jusqu'à dire que "dans le mystère", c'est le monde qui est dans l'Eglise et non l'inverse), qu'elle préserve la paix, retarde la Parousie dans son aspect de destruction, la hâte dans son aspect de transfiguration. "Ce que l'âme est dans le corps, c'est ce que les chrétiens sont dans le



monde" dit, au deuxième siècle, l'Épître à Diognète (6, 1). Ils soutiennent, maintiennent le monde, sont pour lui un principe de cohésion interne, de vie et de paix. "Il n'y a aucun doute pour moi : c'est à cause de l'intercession des chrétiens que le monde subsiste", écrit Aristide dans son Apologie (15). Tel est le rôle sacerdotal du peuple chrétien tout entier, nettement indiqué par le Sermon sur la Montagne : "Vous êtes le sel de la terre" (ce qui renvoie à Lv 2, 13 : "Tout ce que tu présenteras en oblation sera salé..."), par l'Apocalypse et la Prima Petri qui appliquent aux membres de l'Eglise la promesse faite jadis par la bouche de Moïse au peuple élu : "Vous serez, pour moi, un royaume de prêtres et une nation de saints" (Ex 19, 6 ; cf. Ap. 1, 5 - 1 P 2, 9).

Les Pères de l'Eglise, qui, on le sait, restent très présents dans la conscience orthodoxe, ont mis l'accent sur ce caractère spirituel, mais aussi dynamique et contagieux de la paix, anticipation du royaume. Clément de Rome, dans sa Lettre aux Corinthiens (19, 2-3), souligne que "la paix est le but qui nous a été proposé dès le commencement", "une paix profonde et joyeuse nous a été donnée à tous avec un désir insatiable de faire le bien et une abondante effusion de l'Esprit". Saint Basile, dans sa Lettre 203 (2), rappelle que "le Christ est notre paix", et que donc "celui qui cherche la paix cherche le Christ... Sans amour pour les autres, sans une attitude de paix à l'égard de tous, nul ne peut être appelé un véritable serviteur du Christ". "L'amour que le Christ porte aux hommes répand en eux sa paix..." (Denys l'Aréopagite, Noms divins 11, 5). Dans sa Lettre (21, 9), Barnabé nomme les chrétiens "enfants de l'amour et de la paix". Sans cesse est citée la parole du Christ : "Je vous donne la paix, je vous donne ma paix, non comme le monde la donne", cette paix "qui dépasse tout entendement".

La paix du Christ naît dans le cœur de l'homme, elle rayonne, devient amour responsable et créateur, acquiert une portée sociale. Les chrétiens sont "la race pacifique" (eirénikon génos), note Clément d'Alexandrie (Pédagogue, 2, 2) ; le Christ les emploie comme "des soldats de la paix" (Exhortation aux païens, 11). "Rien ne caractérise davantage un chrétien que d'être un artisan de paix" (saint Basile, Lettre 114). Ce combat pour la paix est inséparable d'un combat pour la justice : on connaît l'extrême hardiesse sociale des Pères et que, pour un Jean Chrysostome, le "sacrement de l'autel" n'est rien s'il ne se prolonge dans le "sacrement du pauvre".

La paix romaine

Durant la période pré-constantiniennne, l'Eglise demanda aux siens d'adopter une position fondamentalement pacifique (mais non pacifiste au sens systématique et idéologique pris par ce mot). Au deuxième siècle, c'est l'apogée de la paix romaine. Un apologiste comme Justin estime que l'âge messianique prophétisé par Isaïe et durant lequel les épées seront transformées en socs, est arrivé avec le christianisme car les chrétiens, dit-il, "refusent de faire la guerre à leurs ennemis" (1ère Apologie, 39, 3). L'armée est une armée de métier, et la plupart des écrivains ecclésiastiques estiment que ce métier (comme d'autres) doit être évité par les chrétiens. Pour Tertullien, c'est à la fois parce que le culte de Rome et de l'empereur est imposé aux légionnaires, et parce que les "fils de la paix" ne peuvent être soldats : "Un fils de la paix peut-il prendre part à une bataille ?" (Sur la couronne, 11, 1-7). Au troisième siècle, quand le christianisme commence à devenir une religion de masses et qu'il y a des soldats chrétiens, la Tradition Apostolique accepte qu'ils maintiennent l'ordre et gardent les frontières, mais leur interdit de tuer. "S'ils le font, il faudra les expulser de l'Eglise" (16). Origène, dans son Contre Celse, mentionne que les chrétiens, s'ils peuvent prier pour l'empereur engagé dans une guerre (la situation était devenue dangereuse pour l'Empire), "ne peuvent eux-mêmes porter les armes contre aucune nation, ni appren-

dre l'art de la guerre. En effet, Jésus a fait de nous des fils de la paix..." (5, 33). Il faut l'observer cependant : l'Eglise, dès le troisième siècle, prie pour les autorités engagées dans des guerres défensives, quand il s'agit d'éviter l'invasion, le chaos, le massacre des innocents.

Une Eglise en charge de l'histoire

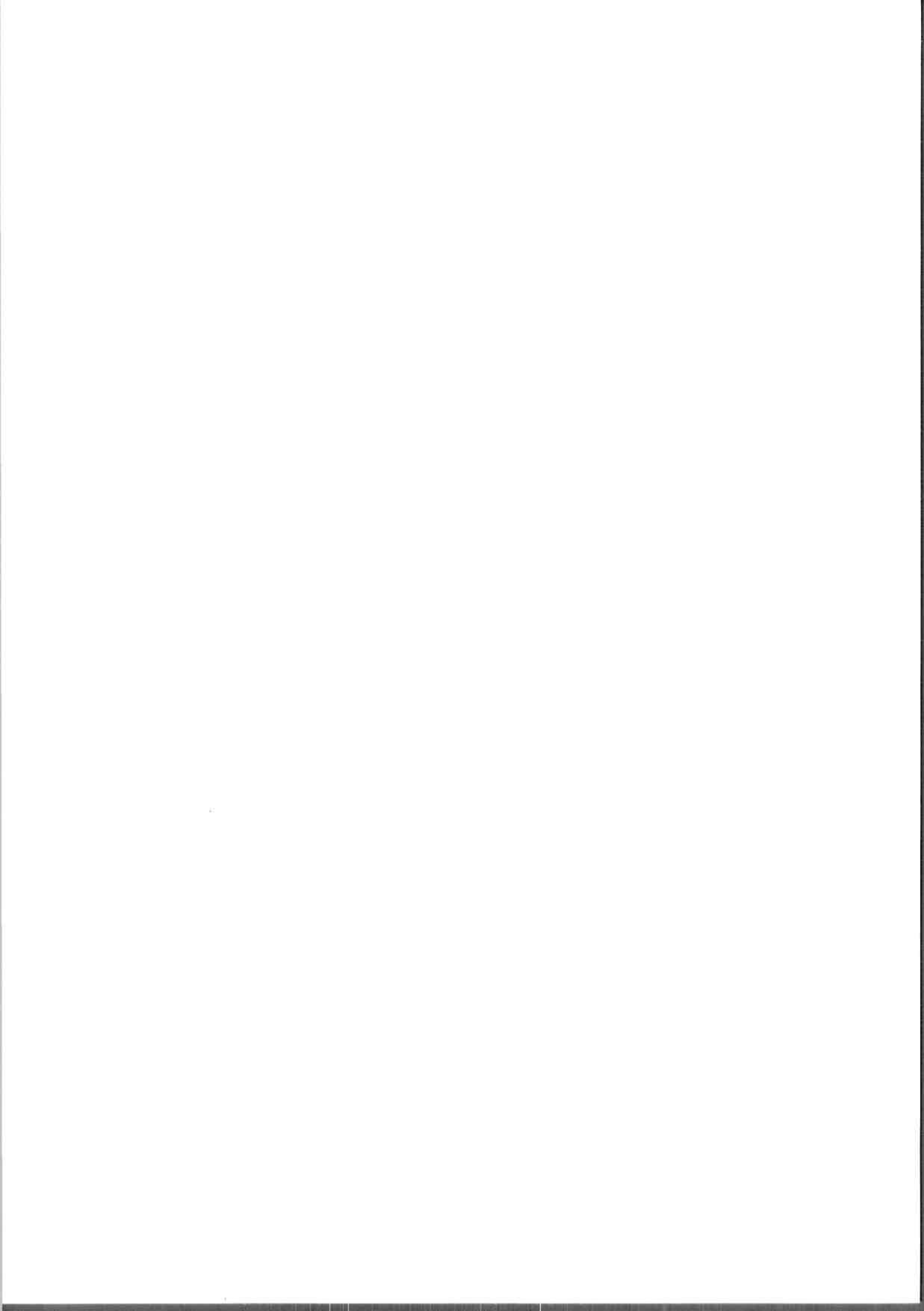
Avec la conversion des empereurs, la fin des persécutions, l'aide apportée par l'Etat à l'Eglise (et qui seule, par exemple, a permis la tenue des Conciles œcuméniques), avec l'incorporation de valeurs chrétiennes dans la législation impériale et la présence de chrétiens aux plus hauts postes de responsabilité, le climat psychologique change, l'Eglise est appelée à prendre comme directement en charge l'histoire. Pourtant, l'exigence de la paix persiste vigoureusement dans la conscience chrétienne : "Dieu n'est pas le Dieu de la guerre", écrit saint Jean Chrysostome. "Faire la guerre, c'est se déclarer à la fois contre Dieu et contre le prochain. Etre en paix avec tous les hommes, voilà ce qu'exige de nous le Dieu qui les sauve. "Bienheureux les artisans de paix car ils seront appelés fils de Dieu". C'est ainsi que l'on imite le fils de Dieu, en préservant la paix" (14ème Hom. sur Ph., 8).

L'attitude pacifique de la première Eglise est alors comme repliée sur la prière liturgique et sur le rôle d'exemple et d'intercession dévolu aux moines (qui, en Orient, restent des laïcs) et aux clercs. Le Père Michel Evdokimov a déjà remarquablement présenté le thème, si insistant, de la paix dans la liturgie orthodoxe. Quant aux moines et aux clercs, ils doivent non seulement refuser de servir dans l'armée, mais renoncer au droit de légitime défense. Le 5ème canon de Grégoire de Nysse, toujours en vigueur, stipule qu'un prêtre, "même si c'est involontairement (c'est-à-dire en se défendant) qu'il est tombé dans la souillure du meurtre, sera privé de la grâce du sacerdoce, qu'il aura profané par ce crime sacrilège". L'interdiction faite aux clercs et aux moines de servir dans l'armée (83ème canon "apostolique") est parallèle à celle d'assumer une responsabilité dans l'administration ou le gouvernement de l'Etat (3ème canon du 4ème Concile Œcuménique, 10ème canon du 7ème). Ces deux injonctions, - de non-violence et de non-pouvoir -, se combinent dans le 7ème canon du Concile de Chalcedoine : "Ceux qui sont entrés dans la cléricature ou qui se sont faits moines ne doivent plus prendre du service dans l'armée ou accepter une charge civile..." Les moines assument désormais le sacerdoce universel, - de pacification sociale et cosmique -, qui revenait auparavant à tous les chrétiens. Dès le milieu du 4ème siècle, Sérapion de Thmuis, ami de saint Antoine, n'hésite pas à leur appliquer la parole du Sauveur : "Vous êtes la lumière du monde". A cause de vous, commente-t-il, par vos prières, l'univers est sauvé". (Lettre aux moines, 3).

L'Eglise et l'Empire

Ou plutôt le ministère pacifiant du sacerdoce universel est attribué à la fois aux moines et... à l'empereur.

Le mythe de l'Empire chrétien a beaucoup compté pour l'Eglise orthodoxe, au moins jusqu'à la chute de l'Empire russe en 1917. La conversion de Constantin, liée à l'apparition d'un "signe dans le ciel", a été ressentie comme une inauguration de l'eschaton. Pour Eusèbe de Césarée, l'union de l'Eglise et de l'Empire "convertit à la paix et à l'amitié la race humaine tout entière, puisque désormais les hommes se reconnaissent mutuellement comme frères et découvrent leur unité naturelle (au sens d'une nature humaine remembrée en Christ)". Signe que s'accomplissent les prophéties de l'Ecriture annonçant la paix sur la terre (Eloge



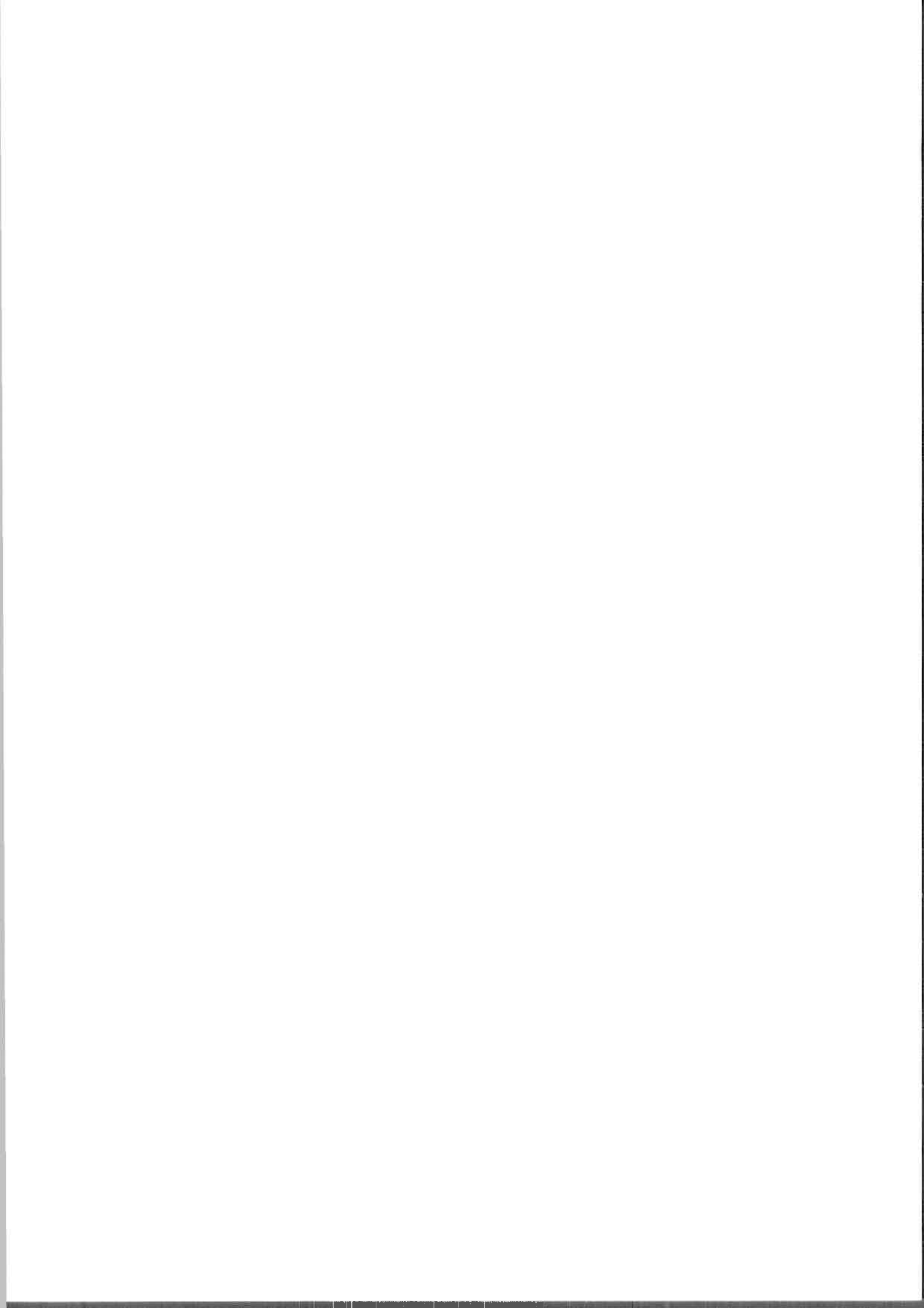
de Constantin, 2, 3). Pour Byzance, l'humanité chrétienne, sans cesse étendue par la mission, devait constituer une sorte de "cité", politeuma, dont l'empereur était la tête et qu'il devait maintenir en paix. Ce rôle était conçu comme de symbole et d'arbitrage, plutôt que de domination. L'empereur, par exemple, envoya à Clovis des titres consulaires qui l'intégraient au politeuma sans que son indépendance fût en cause. Au Moyen-Age, lorsque, en partie grâce à la mission byzantine, toujours dans la langue du peuple évangélisé, s'affirment les nations slaves et caucasiennes, Byzance organise le politeuma comme une sorte de "commonwealth" chrétien. Il est vrai aussi, hélas, que l'affrontement entre Bulgares et Byzantins pour le titre impérial (puis entre Serbes et Byzantins) entraîna des guerres épuisantes...

Après la chute de Constantinople, l'Empire passe à la Russie. Au 19ème siècle, celle-ci déploiera les plus grands efforts, souvent désintéressés, pour protéger et libérer les orthodoxes des Balkans. Reste que la division de la chrétienté constituait un obstacle majeur à la reconstitution d'un politeuma. Après la défaite de Napoléon, Alexandre 1er, entré à Paris, ne demanda rien d'autre pour compenser l'incendie de Moscou, que la célébration de la liturgie pascale au lieu même, sur la place aujourd'hui nommée de "la Concorde", où avait été guillotiné Louis XVI. Et il tenta de reconstituer le politeuma par l'organisation d'une "Sainte Alliance" (qu'il ne faut pas confondre avec la "Quadruple Alliance", réaliste et réactionnaire de Metternich) : il s'agissait de pacifier durablement l'Europe par une entente, avant la lettre, "œcuménique", entre la Russie orthodoxe, la Prusse luthérienne, l'Angleterre anglicane, l'Autriche, puis la France catholique. Le rêve était d'une société chrétienne des nations européennes, capable de réconcilier tradition et liberté... La montée des nationalismes séculiers fit échouer le projet. Il ne faut pas oublier, cependant, que l'empereur Nicolas II, en 1901, proposa et obtint la création du Tribunal international de La Haye, auquel il aurait voulu donner une plus grande efficacité pour éviter désormais les conflits.

Insurrection et libération

Toute cette longue histoire, on le sait du reste, n'est pas allée sans guerres. L'Eglise orthodoxe s'est trouvée intimement liée aux peuples chez lesquels elle s'était implantée, auxquels il lui était arrivé de donner une écriture, dont elle avait béni la langue en l'utilisant pour sa liturgie, dont elle a sauvé la culture et restauré les mœurs aux temps de la domination étrangère (des Ottomans sur l'Europe du Sud-Est, des Mongols sur la Russie). Elle s'est donc totalement impliquée dans les résistances et les guerres de libération. Pour se borner à la Grèce (mais on trouverait des exemples analogues dans l'histoire de la Serbie, de la Roumanie et de la Bulgarie), c'est l'archevêque de Patras qui a levé le drapeau de l'insurrection et, durant la terrible guerre d'indépendance, la moitié des athonites ont quitté la Sainte Montagne, tout moines qu'ils fussent, pour combattre les Ottomans (opresseurs et, j'y reviendrai, musulmans). Il ne faut pas oublier que, sous la domination turque (la "turcocratie"), les évêques étaient considérés comme les responsables religieux et civils, - sans distinction, c'est la conception de l'Islam -, du milet, c'est-à-dire du "peuple" chrétien. Ce qui explique le rôle de l'archevêque Makarios, par suppléance "ethnarque", c'est-à-dire "chef du peuple", dans la libération de Chypre !

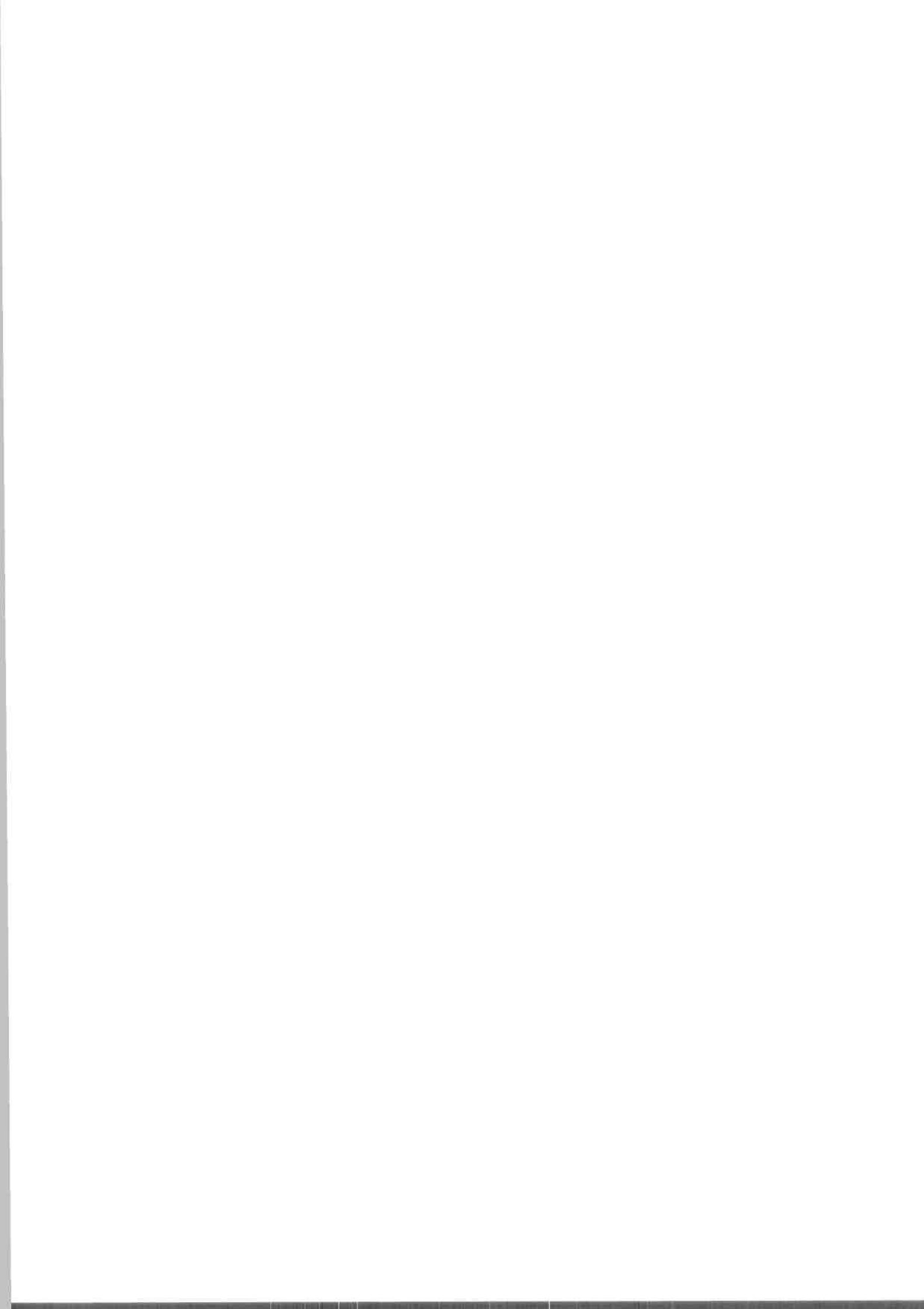
Pourtant, l'Eglise orthodoxe n'a jamais élaboré une théologie de la "guerre juste", comme l'a fait l'Occident chrétien à la suite de saint Ambroise et de saint Augustin. Ce dernier, rappelons-le, traitait d'hérésie manichéenne (il était orfèvre en la matière !) l'affirmation que la guerre serait intrinsèquement mauvaise et contraire au sens chrétien de l'amour. L'Orient, au contraire, a toujours pensé



que la guerre est un mal parfois nécessaire pour défendre la justice et la liberté. Seul l'idéal de la paix est normatif ; c'est pourquoi l'Eglise orthodoxe n'a jamais légiféré au sujet du ius belli et ius in bello. Tuer à la guerre est permis par une sorte de commisération mais, pour les Pères, reste un péché qui doit être pardonné. Dans son 13ème canon, saint Basile note : "Les meurtres commis pendant les combats de la guerre, nos pères ne les ont pas vraiment tenus pour des meurtres, pardonnant ainsi, me semble-t-il, ceux qui ont pris la défense de la justice et de la religion. Il serait bon, cependant, de leur conseiller de s'abstenir de la communion pendant trois ans, parce qu'ils n'ont pas les mains pures". Tuer à la guerre relève d'une notion importante du droit canon oriental, celle de "péché involontaire".

Dans ces perspectives, la seule guerre admise, comme un moindre mal, par l'Eglise, est la guerre défensive ou la guerre de libération. Les traités byzantins de tactique et de stratégie commencent par affirmer que la guerre est un mal. Un auteur anonyme du 6ème siècle écrit ainsi : "Je sais bien que la guerre est un grand mal, et même le plus grand des maux. Mais parce que les ennemis versent notre sang... parce qu'il est nécessaire à chacun de défendre sa patrie et ses concitoyens..., nous avons décidé d'écrire sur la stratégie..." (Un traité byzantin anonyme de stratégie, in Griechische Kriegsschriftsteller, Leipzig, 1885, vol. 2, p. 56). Cet ouvrage se place toujours dans une perspective défensive. Il préconise la ruse, la manœuvre, le subterfuge pour éviter la bataille et amener l'ennemi à se retirer de lui-même. Un autre manuel d'art de la guerre, le Stratégikon de Maurice, se prononce contre tout encerclement total, qui pousserait l'ennemi, cerné, à combattre jusqu'au bout et préconise de lui laisser toujours une issue pour fuir. Car le but est de l'amener à se retirer et non de le massacrer (éd. avec une trad. angl. par l'Université de Pennsylvanie).

Byzance, les pays balkaniques, la Russie au temps des Mongols, ont été assaillis par l'Islam, un Islam plus rude, parfois bien plus opaque que celui des Arabes. On ne saurait, cependant, parler de "croisades" mais plutôt d'une difficile et douloureuse défense de la Croix. Les textes liturgiques gardent l'empreinte de cette attitude et ils ont encore une étrange actualité, m'a-t-on dit, pour les Chypriotes grecs. Et, certes, la tentation fut grande d'identifier le peuple chrétien avec tel peuple historique. Pour la fête de l'Exaltation de la Croix, le 14 septembre, on chante par exemple : "Toi qui fus volontairement élevé sur la croix, Christ Dieu, fais miséricorde à ton peuple nouveau qui porte ton Nom. Donne à nos chefs fidèles la joie dans ta Force, leur accordant la victoire contre les ennemis. Qu'ils trouvent dans ton alliance une arme de paix, un trophée invaincu". Dans ce contexte, où l'eschatologie risque d'être quelque peu confisquée au profit d'un messianisme national, le vieux canon écartant le guerrier de la communion est bien oublié. Celui qui combat pour défendre sa terre et sa foi est, désormais, considéré comme un martyr. "Dieu comptera notre sang comme celui des martyrs", dit un des "saints princes" russes qui ont combattu à contre-cœur pour sauver leur peuple et, parfois, ont accepté l'humiliation et le supplice à la cour du Khan tatar, en s'offrant volontairement comme otages. En 1380, le Khan marcha sur Moscou. Le grand-prince Dimitri alla demander conseil à saint Serge de Radonège, le rénovateur de la vie monastique et par là de la vie morale et culturelle de la Russie. "Ton devoir exige que tu défendes ton peuple, dit Serge. Sois prêt à offrir ton âme et verser ton sang. Mais, va auparavant au-devant du Khan comme son vassal, et tâche de l'arrêter par ta soumission, en toute loyauté. La Sainte Ecriture nous enseigne que si nos ennemis nous réclament notre gloire, s'ils désirent notre or ou notre argent, nous pouvons les leur céder. N'offrons notre vie et ne versons notre sang que pour la foi et au nom du Christ. Ecoute, Prince, rends-leur ta gloire et tes richesses, et Dieu ne permettra point ta défaite ; il te relèvera, voyant ton humilité, et il abaissera leur orgueil indomptable". Le grand prince précisa qu'il avait tout fait pour apaiser le Khan, mais en vain. "Alors, ajouta



Serge, ils périront. Dieu viendra à ton secours. Que sa grâce soit avec vous". Et il donna à Dimitri deux de ses moines pour combattre à ses côtés. La victoire russe, à Koulikovo, fut décisive...

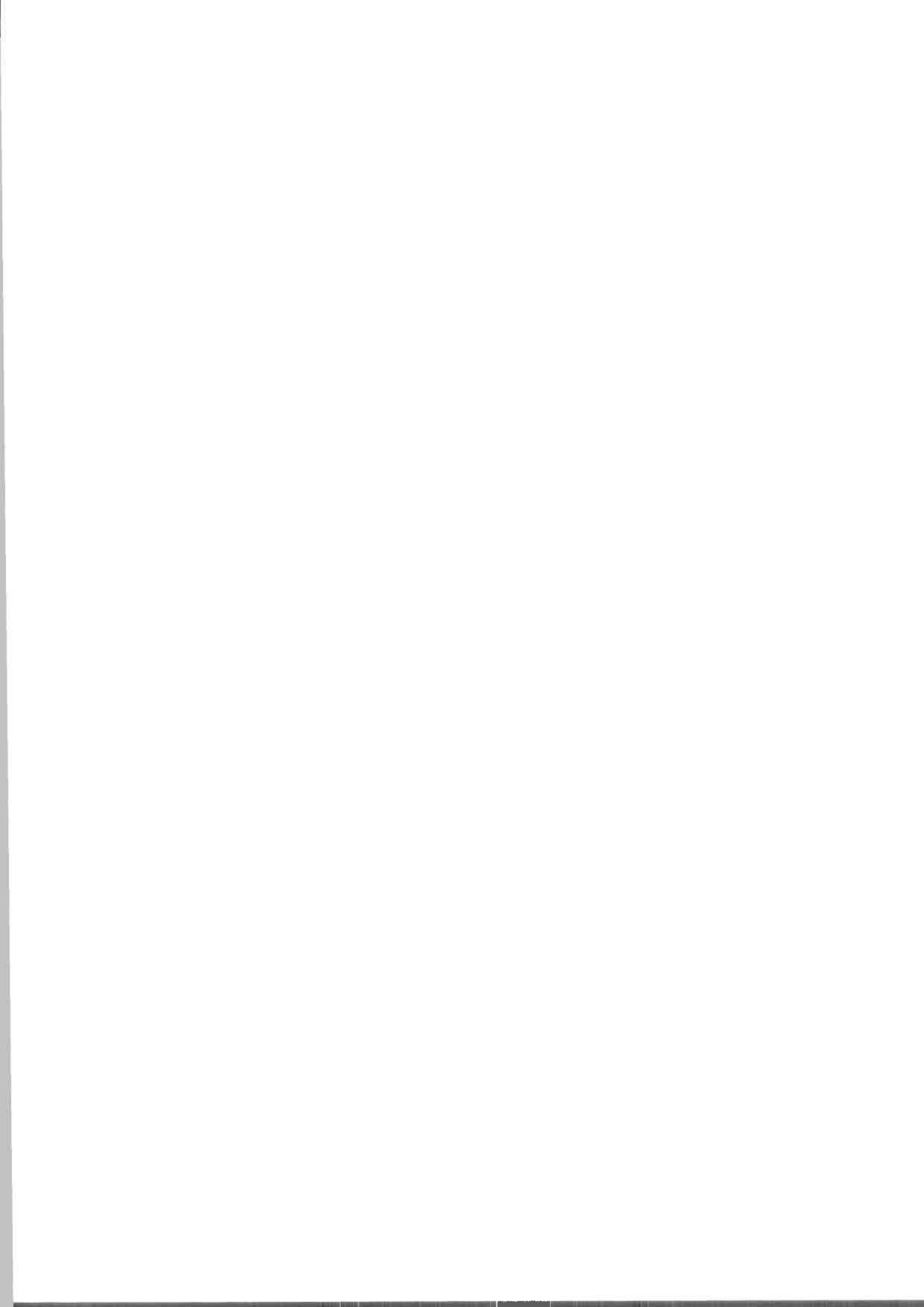
On le voit, ni théologie de la violence, ni théologie de la non-violence. Mais une incontestable saveur biblique qui devient évangélique quand l'histoire se fait tragique.

La même conception de la guerre se retrouve dans la stratégie de Koutouzov devant Napoléon, quand celui-ci envahit la Russie en 1812. La bataille de Borodino est purement défensive. La veille, tous se sont prosternés devant une icône particulièrement vénérée de la Vierge. Puis, Koutouzov abandonne Moscou à l'envahisseur. Et lorsque celui-ci, surpris par l'hiver, se retire, il se contente de le harceler, n'ayant d'autre but que de le reconduire à la frontière (la suite du conflit n'a pas dépendu de lui). Tolstoï, qui allait devenir non-violent, a magnifiquement décrit ces événements dans Guerre et Paix.

L'Eglise et la Nation

Depuis la disparition du dernier Empire orthodoxe, l'Empire russe, en 1917, et du dernier Empire catholique, l'Empire d'Autriche, en 1918 (ce dernier délibérément assassiné par la France anticléricale), tout rêve d'un politeuma chrétien s'est évanoui. (Il est vrai que bien des propos de Jean-Paul II relèvent davantage d'un charisme "impérial" que d'un charisme "pontifical", mais ceci est une autre histoire...). Le caractère national des diverses Eglises orthodoxes s'est accentué. Elles ont été aux côtés de leurs peuples respectifs pendant la seconde guerre mondiale. Le patriarche de Serbie anima le complot qui, en 1941, renversa le régent parce qu'il avait donné le droit de passage aux armées allemandes. Il fut jeté dans un camp de concentration par les nazis. En Russie, à l'annonce de l'attaque allemande, quand Staline s'effondrait et qu'un certain attentisme grandissait dans bien des milieux, c'est le chef de l'Eglise russe, le métropolite - et futur patriarche - Serge qui appela à la résistance nationale. Les cotisations des fidèles permirent à l'Eglise d'offrir à l'Etat une colonne blindée qui battait pavillon de la Sainte Russie et portait le nom du vainqueur de Koulikovo et ami de saint Serge, Dimitri Donskoï. A Léninegrad, pendant les 900 jours du siège, le rôle de l'Eglise, par la prière, l'exhortation, l'aide sociale, fut décisif. Mais, auparavant, à la différence de l'Eglise espagnole, l'Eglise russe avait refusé de s'engager dans la guerre civile. Le patriarche Tykhon n'avait pas donné sa bénédiction aux armées blanches, il avait de lui-même offert à l'Etat, pour combattre la famine, les richesses de l'Eglise, et simplement appelé les fidèles à une résistance non-violente lorsque Lénine, après avoir refusé cette offre, avait ordonné de confisquer même les objets nécessaires au culte. C'est l'époque où le starets Alexis Metchev, s'opposant aux appels à la croisade anti-bolchevik lancés par quelques évêques émigrés, affirmait que seul un puissant renouveau spirituel permettrait à la Russie de surmonter l'anti-théisme.

Historiquement, donc, l'Eglise orthodoxe a accepté douloureusement la guerre comme un mal parfois nécessaire, mais sans cacher qu'il s'agit d'un mal qu'il faut le plus possible éviter ou limiter. Ses spirituels n'ont jamais cessé de prier pour la paix. Le starets Silouane (+ en 1938 à l'Athos) portait l'humanité entière dans sa prière et intercédait tout particulièrement, lui, Russe, pour les persécuteurs de son Eglise. Persécutions auxquelles la réponse fut le martyre, des dizaines de milliers de martyrs dont beaucoup sont morts en priant pour leurs bourreaux.



L'aujourd'hui de la Paix

Aujourd'hui, dans un contexte devenu planétaire et d'extrême risque, deux signes me paraissent préciser la position de l'Eglise orthodoxe : d'une part son attitude dans la guerre du Liban, d'autre part le texte sur la paix élaboré par la troisième Conférence panorthodoxe préconciliaire, réunie à Chambésy, près de Genève, du 28 octobre au 6 novembre derniers.

Au Liban, la communauté orthodoxe, une des plus importantes par le nombre, le rôle économique et le rayonnement culturel, est la seule qui ait refusé de prendre les armes, de former une milice. Le Mouvement de la Jeunesse Orthodoxe (MJO) du Patriarcat d'Antioche, surtout inspiré par le Métropolite Georges Khodr, n'a cessé de pratiquer une non-violence évangélique, venant en aide aux victimes de tous les camps et développant avec l'Islam un dialogue dont le rôle pourrait être grand pour un avenir.

La troisième conférence préconciliaire a élaboré un long texte sur "la contribution de l'Eglise orthodoxe à la réalisation de la paix..."

La définition de la paix que propose ce texte est celle même de l'Ecriture et des Pères. Le fondement de la paix ne peut être que le respect inconditionnel de la personne humaine car celle-ci, qui est à l'image de Dieu, s'enracine au-delà du monde et devient, en Christ, irréductible. Simultanément, elle s'accomplit dans la communion, car l'Eglise comme "mystère" du Ressuscité la fait participer à l'amour trinitaire. La Trinité apparaît ainsi, dans son rayonnement d'unité et de diversité, comme l'image conductrice d'une humanité qui s'unifie mais ne veut pas s'uniformiser.

L'évangile du Christ est "évangile de paix" (Ep. 6, 15), le Christ est devenu "notre paix" (Ep. 2, 14). "Cette paix, qui dépasse toute intelligence (Ph. 4, 7), comme le Christ lui-même l'a dit à ses apôtres lors de la sainte Cène, est plus large et plus essentielle que celle que promet le monde".

Les chrétiens sont ainsi - et la Conférence cite, ici, le texte de Clément d'Alexandrie que nous avons déjà signalé - "la race pacifique". La paix est inséparable de la justice, - qui est l'aspect social de la communion -, et de la liberté -, où s'inscrit le mystère de l'image de Dieu. La Conférence lance donc un appel véhément, d'une part, pour le respect des personnes et des minorités, d'autre part, pour une justice à l'échelle planétaire. C'est seulement dans l'Eglise cependant, et c'est pourquoi il faut que l'Eglise soit l'Eglise, que le mal, racine de toutes les discordes, peut être guéri dans sa racine : par la Croix vivifiante dont seule la sainteté peut faire rayonner la force. Le sens d'un sacerdoce pacifiant de tous les fidèles, comme dans l'Eglise pré-constantinienne, est ici retrouvé. "L'Eglise constitue une force de paix tout à fait autre que celle des organisations internationales ou des Etats". Cette "force de paix" se diffuse par la contagion de communion des communautés eucharistiques, par la prière, le service, l'amour actif des hommes qui deviennent capables, comme le demandait saint Paul, de "faire eucharistie en toutes choses".

Ainsi se définit une spiritualité créatrice qui engage tous les chrétiens, hommes de la Résurrection, à lutter contre toutes les formes de mort qui ravagent la culture et la société. En ce qui concerne précisément la guerre, nous lisons : "L'orthodoxie condamne la guerre de manière générale, car elle la considère comme une conséquence du mal et du péché dans le monde ; elle a permis par commiseration des guerres faites pour rétablir la justice et la liberté bafouées".



Aujourd'hui, cependant, le risque d'un suicide de l'humanité et d'un anéantissement de toute vie terrestre par une guerre nucléaire ne peut plus relever du moindre mal. La politique ici devient "métapolitique" et pose le problème du sens même de l'existence. Le texte s'élève donc contre toute espèce d'armements, surtout nucléaires et spatiaux, "d'où qu'ils viennent" (il n'est donc pas question de désarmement unilatéral comme dans les mouvements pacifistes). "Les conséquences d'une guerre nucléaire seraient terrifiantes, non seulement parce qu'elle causerait la mort d'un nombre incalculable d'êtres humains, mais parce que la vie des survivants deviendrait insupportable. Des maladies incurables apparaîtraient, des mutations génétiques seraient provoquées, néfastes aux générations futures, si toutefois la vie continuait sur la terre. Selon les avis des scientifiques spécialisés en la matière, une conséquence de la guerre nucléaire serait, en effet, l'hiver dit nucléaire ; les perturbations climatiques sur notre planète seraient telles qu'elles entraîneraient la disparition de la vie. Il en résulte que la guerre nucléaire est inacceptable de tous points de vue, aussi bien pour la nature que pour l'éthique. C'est un crime contre l'humanité, un péché mortel contre Dieu dont l'œuvre serait détruite..."

Devant cette menace, comme devant celles, non moins suicidaires, que constituent la destruction croissante de l'environnement et la famine dans tant de régions du Tiers monde, - alors que "les pays économiquement développés vivent sous un régime d'opulence et de gaspillage, tout en se livrant à une course stérile aux armements" -, seul un sursaut spirituel peut ouvrir les voies de l'avenir. La Conférence appelle les chrétiens à un nouveau style de vie fait de limitation volontaire, de partage, de sympathie respectueuse envers la nature. Elle conclut : "Parce que nous connaissons le sens du salut, nous avons le devoir de lutter pour alléger la maladie, le malheur, l'angoisse ; parce que nous avons accès à l'expérience de la paix, nous ne pouvons rester indifférents quand la paix fait défaut dans la société actuelle ; parce que nous bénéficions de la justice de Dieu, nous devons lutter pour une justice plus complète dans le monde et pour la disparition de toute oppression ; ... parce que nous sommes nourris du Corps et du Sang du Seigneur dans la sainte Eucharistie, nous sentons le besoin de partager les dons de Dieu avec nos frères, nous comprenons mieux la faim et luttons pour son abolition ; parce que nous préparons une terre et des cieux nouveaux où règnera la justice, nous combattons ici et maintenant pour la vivification et le renouveau de l'homme et de la société..."

(Ce texte paraît simultanément dans la revue trimestrielle UNITE DES CHRETIENS, qui consacre deux numéros spéciaux au thème Les chrétiens et la paix. Prix des deux numéros : 40 F franco, à demander à UDC, 17, rue de l'Assomption, 75016 PARIS)

